

Passage d'une rivière sous le feu de l'ennemi.

Mais Miska ne savait pas ce qu'il avait à faire. Le disque tourna toujours et chanta la marche Rakoczy, d'un air vibrant et amusé. Tous les muscles commencèrent déjà à se raidir... le lieutenant Kadar sentit toujours sa tête échapper à ses mains; sa colonne vertébrale se montrait déjà à ses yeux! D'un effort suprême et sauvage, il essaya encore une fois de saisir le pansement et de faire tourner sa tête, face vers l'avant. Alors... alors... encore un grincement horrible et un hurlement... et puis; tout devint calme dans le long couloir.

Lorsque l'assistant blond revint de la salle d'opération, il comprit à entendre les gémissements douloureux de Miska, qu'un lit de la section des officiers était devenu libre. D'ailleurs le vieux major lui fit signe de s'approcher et d'une voix tremblante d'émotion et de respect, il dit très haut, de façon à ce que tous ces messieurs puissent l'entendre.

— Le pauvre diable est enfin délivré de ses souffrances.

Comme un Hongrois de race, avec la marche Rakoczy sur ses lèvres!

Nous montâmes plus haut encore et arrivâmes dans un secteur dans lequel on s'était battu avec acharnement au début de la guerre. On y aperçoit de nouveau les traces de la lutte corps à corps dans les bois. Les anciennes tranchées ne sont que de larges fossés peu profonds dans lesquels un soldat ne peut s'abriter qu'en se couchant. Le bois est mal arrangé ici. Des tombeaux se trouvent tout le long du chemin. Nous arrivâmes à une croix qui porte le nom de l'officier de santé français Lépine, un fils du fameux chef de la police de Paris. On y lit la date : 1 novembre 1914.

Nous nous trouvâmes maintenant déjà à 1000 mètres d'altitude et cependant il n'y avait encore qu'une mince couche de neige. C'est un petit coin caractéristique avec des vieilles huttes pour touristes, des croix de bois, des tentes pointues, construites de branches et de terre, que les chasseurs alpins français ont abandonnées. Pendant tout un

temps les officiers allemands ont eu un cheval à leur disposition, sur cette hauteur et afin de pouvoir faire la voltige avec cette monture commune, ils avaient construit une espèce de manège, le plus haut perché de l'Allemagne. L'endroit est riche en souvenirs : «ici fut attaquée la première patrouille allemande», «ici fut tué un tel et un tel», tout cela datant des premiers jours de la guerre, le temps qui nous semble si loin déjà. Insensiblement s'offrit à nos yeux le panorama des Vosges et du Schwarzwald. Des paysages fantastiques s'élevaient devant nous».

L'offensive de la délivrance La conquête de la forêt d'Houthulst

Enfin l'heure d'entrer en action sonna aussi pour l'armée belge. Le 2 septembre, le maréchal Foch avait prié notre roi de commander une offensive au N. E. et au N. d'Ypres, puis dans la direction de Bruges et de Gand.

Le groupe d'armée des Flandres, sous les ordres de notre souverain se composait de l'armée belge, de la 2e armée anglaise du général Plumer et de l'armée française du général Degoutte.

Le 25 septembre le roi adressa une proclamation à ses troupes.

Le samedi, 28 septembre, à 2 h. 1/2 du matin, commença sur tout le front de l'armée belge, une préparation d'artillerie formidable à laquelle coopèrent avec l'artillerie belge, de nombreuses batteries françaises et britanniques ainsi que les navires de guerre anglais, qui bombardèrent les ouvrages défensifs de la côte, les points sensibles de l'ennemi et ses moyens de communication.

Trois heures dura le tonnerre de feu roulant dont l'écho devait certainement retentir au-delà des lignes allemandes comme un signe de la délivrance prochaine, dans le cœur de la population courbée sous le joug de l'envahisseur.



L'abri pour mitrailleuses A. 16.

Inquiétés et surpris dans leurs tranchées, les Allemands ne cessèrent de lancer de nombreuses fusées rouges et vertes, qui se suivirent rapidement comme dans un feu d'artifice d'alarme. Et dans quel terrain devait-on combattre? Il n'existait pas un seul chemin praticable, rien que des bancs de sable, des marais, des trous d'obus, des monticules de boue, des barrages de fils de fer barbelés, des fossés et des cours d'eau. C'était un véritable enfer dans lequel il fallait se battre, et nos hommes allaient quand même entreprendre la partie. On traînerait les canons à travers le terrain bouleversé, à travers les marais et les flaques d'eau, sur des planches et à travers la boue.

Une grande et terrible journée s'était levée.

Ah, cette nuit! Sera-ce vraiment la dernière nuit à l'Yser?

Allait-on, demain, délivrer la patrie, tous ces villages et toutes ces villes, sa maison paternelle, son père, sa mère, sa femme et ses enfants, sa sœur et sa fiancée?

Demain!

Mais la mort circulait déjà marquant ceux qu'elle frapperait encore.

Demain... Qui donc devrait encore mourir? Qui allait encore succomber sur le chemin de la délivrance?... Sera-ce le Liégeois que voici, dont la maison se trouve encore si loin ou bien ce West-flamand dont le village s'aperçoit déjà derrière la zone de destruction... Et périra-t-il, ce West-flamand... presque sur le seuil de sa demeure?

Qui donc?... Il y en a qui sont assis, lisant une lettre, ou griffonnant quelques mots... contemplant une photographie... D'autres se réjouissent de ce qu'enfin, on leur donnera l'occasion d'en finir avec cette vie malheureuse... et cependant ils pleurent...

Quelle nuit... des aumôniers entendent des confessions et donnent leur bénédiction.

L'heure « H » approche... l'heure de l'attaque.

L'ombre enveloppe la contrée de l'Yser.

Le vent hurle sur la région dévastée.

On veille partout... On est prêt : toute l'armée... équipée en vue de la marche puissante.

On ne parle que très peu... D'aucuns dorment, d'autres, les plus nombreux, rêvent... Parfois un frisson semble courir sur ces milliers d'hommes, depuis la mer jusqu'à Ypres...

Il y en a tant qui vont mourir tantôt!

Et l'heure approche toujours... Le silence persiste toujours, plus pénible que le bruit...

Les nôtres ont évidemment gravement commenté les nouvelles venues du front français.

Lorsque le 31 août le mont Kemmel avait été repris et que de ce fait, la menace d'être attaqué dans le dos avait disparu pour notre front, les nôtres avaient gagné l'espoir qu'à l'Yser aussi un changement était possible.

Les Allemands l'avaient bien compris eux-mêmes.

Le Dr Adolf Koester, le correspondant de guerre du « Vorwaerts », écrit du front ouest :

Est-ce sous le coup de la menace d'une offensive ennemie ou seulement en vue de raccourcir le front qu'ont été amenés l'évacuation du secteur d'Estaire et l'abandon du mont Kemmel? Très prochainement apparaîtront les motifs de cette double opération stratégique. Il est certain qu'au moins deux divisions américaines sont concentrées en Flandre, ce qui pourrait faire conclure à des intentions d'offensive de la part de l'Entente. Il est certain aussi que le dernier raccourcissement du front s'est entièrement accompli suivant un programme arrêté d'avance. Vendredi matin à onze heures, l'ennemi a réoccupé le sommet du mont Kemmel.

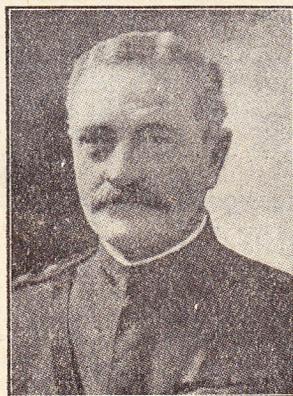
Tout notre matériel d'artillerie avait été préalablement mis en lieu sûr. Tous les abris anglais, dont beaucoup étaient restés intacts, surtout dans le creux entre les deux sommets, ont été détruits par les pionniers allemands avant le départ de nos troupes. Tant au nord qu'au sud de la Lys et sur la Lawe l'ennemi suivit avec prudence les patrouilles d'arrière-garde allemandes qui lui infligèrent de sérieuses pertes à l'occasion de multiples attaques. Nous ne savons pas sur quelle position notre état-major criera halte aux Anglais. Ce ne fut pas chose facile, ni pour l'état-major allemand ni pour le soldat allemand d'obtenir, le 25 avril 1918, la conquête de cette position montagnaise des Flandres, qu'avaient opérée les troupes d'élite des chasseurs alpins. Mais pas plus que le nom de la Marne, celui du fameux Kemmel ne peut jouer un rôle capital dans les considérations dont dépendent le but de toute une campagne et le sort de toute une nation ».

« L'abandon du mont Kemmel n'est vraiment pas seulement une question de prestige. A l'avenir nous serons de nouveau exposé au feu des canons que les Anglais placeront au sommet du Kemmel, tout autant que nous l'avons été pendant trois ans. C'est précisément pour ces motifs que les raisons stratégiques doivent avoir une signification décisive pour l'avenir de toute la campagne. »

Et les raisons stratégiques avaient bien une signification décisive; le fait devint évident trois semaines plus tard.

La dernière nuit à l'Yser...

Encore quelques minutes... Les canons tonnent... dix, vingt, puis cent. Le ciel est couvert de flammes... la clarté danse sur la plaine et sur les tranchées, sur le visage des soldats, sur les ruines et sur les abris. Les obus sifflent au-dessus des lignes. La tempête sévit avec rage. Le sol tremble, l'air vibre. L'offensive est déclanchée... On ne rêve plus, le frisson a disparu; on attend le signal du départ, on le désire ardemment, afin de mettre fin à la tension terrible...



Le Général Pershing



Le Général Degoutte.

Le génie jette des ponts sur l'Yser... Ciel, que de temps dure donc la préparation d'artillerie...

5 heures 30... Le coup de sifflet est donné et voilà que les premières vagues se mettent en mouvement.

Grands dieux, serait-ce donc bien vrai que cette fois-ci on ne devra plus revenir dans ces tranchées et ces abris, dans ces positions de l'Yser, dans ces villages en ruines, dans les cantonnements dont on connaît tous les recoins?...

Percera-t-on... pourra-t-on apporter la délivrance au pays qui semblait si mystérieux maintenant derrière les collines, qui était presque devenu un pays inconnu mais où se trouvait quand même la maison paternelle?

Les premiers soldats passent les ponts et s'engagent dans le « no man's land », le désert de boue et de trous d'obus, où tout a péri, sauf les roseaux qui semblent gémir sous le souffle du vent.

On tombe sur les positions ennemies. Les mitrailleuses crépissent, les balles sifflent. Les premiers cris se font entendre, les premiers morts tombent... La bataille est engagée, ce sera la libération, mais elle exigera beaucoup de sacrifices.

A l'est le jour se lève, gris et sombre, né dans la pluie et le vent... et dans du sang aussi...

* * *

Et en effet, la nuit avait été tragique. A Ostende, à Bruges, à Tourhout et ailleurs encore on avait dû se réfugier dans les caves à l'abri des bombes que lancèrent de nombreux avions. Et tant de désespoir s'était glissé dans les maisons derrière le front. Des mères s'y trouvent seules avec des petits enfants. L'occupant a déporté les maris et les fils. Il a senti qu'il devra s'enfuir bientôt et il traîne encore des milliers de victimes derrière ses armées en déroute. Les hommes valides, des pères avec leurs fils, encore des garçons, avaient dû se présenter en groupes, le maigre baluchon sur le dos... et on les avait conduits dans l'inconnu, comme des esclaves... Des épouses, des mères pleurèrent, gémissent et se lamentèrent; mais elles furent brutalement repoussées lorsque l'amour les poussa vers les bâtiments dans lesquels le tyran avait rassemblé ses victimes.

Ce fut un retour des journées les plus terribles de la déportation. Lorsque les libérateurs arriveront ils ne pourront plus trouver des frères à incorporer à l'armée. Combien n'a-t-on pas versé de larmes dans ces maisons solitaires d'où est parti le père, seul ou accompagné d'un ou de plusieurs

filis! L'Allemand réquisitionna tout, les brebis, les chèvres, les chariots... Tout absolument tout fut enlevé... Il avait dit en grimaçant que les Anglais apporteraient bien des vivres. Il força les paysans à transporter dans leurs chariots, le butin volé ou les approvisionnement militaires.

Il y eut des villages en West-Flandre où il ne resta plus ni un cheval ni une vache. Telle fut la conduite des boches dans les villages près du front; mais la force brutale devait bientôt accomplir ses exploits par ailleurs...

Car, n'avaient-ils pas déjà agi de la même façon depuis quelques mois, avec les habitants du nord de la France.

L'hiver dernier, les prisonniers de Holzminden, Havelberg et d'autres camps encore, reçurent l'ordre de partir pour la France; on les y conduisit par milliers, au sud de Maubeuge, où se trouvait un camp de passage.

Là, on les tria d'après leur métier ou leurs aptitudes et on les incorpora dans certains services, tels que le « trassenbau, eisenbahnbau », etc.

Un groupe important fut ensuite envoyé dans la vallée de l'Aisne, à Château-Porcien, Gomont, Balham, Blanzay-la-Ville, Avaux, Neufchâtel et tant d'autres localités au N.-E. de Reims. Ces déportés rencontrèrent des jeunes gens et des hommes des villages voisins, qui avaient tous été réquisitionnés par les Allemands en vue d'exécuter des travaux d'utilité militaire. Tous ces ouvriers durent poser des routes et des voies ferrées; des trains entiers amenèrent de grandes quantités de matériaux à cet effet, entre autres des pierrailles, du gravier, du sable, des rails, etc.

Dans un bois on construisit une grande gare de marchandises, avec de nombreuses voies qui furent reliées à des lignes vicinales. Des prisonniers de guerre et des jeunes filles durent travailler très fort et les Allemands n'eurent pas honte de prendre encore d'autres mesure pour se procurer de plus en plus de bras. Beaucoup de prisonniers capturés sur le front voisin furent inscrits comme ayant séjourné dans un camp de prisonniers en Allemagne, dans lequel ils n'avaient jamais mis le pied; les Allemands les gardèrent sur place et les incorporèrent dans des compagnies de travailleurs, alors que leurs parents en France ou en Angleterre croyaient qu'ils se trouvaient en captivité dans les camps allemands où il arrive des lettres et des colis pour eux.

Mais la conduite des Allemands envers les jeunes filles et les femmes fut encore plus honteuse: celles-ci furent aussi forcées à travailler tant celles des



Le Général Bertholot



Abris allemands inachevés près de Clercken (Offensive de sep. -oct. 1918).

villages environnants que celles d'ailleurs. Les dernières habitèrent ensemble dans une maison abandonnée à Gomont; elles pouvaient circuler librement dans ce village, mais pas se rendre dans les communes environnantes. Ces jeunes filles et ces femmes exécutèrent des ouvrages plus légers, tels que clouer des planches, construire des tuyaux d'écoulement pour les eaux ou bien on les força à lessiver le linge et à préparer les repas.

Pendant l'été de 1918, les Allemands avaient dressés des plans en vue de renvoyer dans les villages de West-Flandre les habitants qu'ils en avaient chassés en 1907. A cette époque nous écrivîmes dans le « Telegraaf » :

« Notre journal rapporta jadis que les Allemands ont fait dresser des listes de tous les habitants évacués des villages près du front : ces habitants résident maintenant surtout dans les provinces du Brabant, d'Anvers et du Limbourg, ils devront bientôt retourner dans la West-Flandre.

On a insisté pour que ces listes soient spécialement dressées en vue de fournir presque un relevé des travailleurs disponibles pour les travaux d'utilité militaire.

La peur de retourner dans la zone du front était tellement sérieuse chez beaucoup de ces exilés que nous en avons même retrouvé l'expression dans les journaux qui paraissent dans le pays occupé.

Et quoi d'étonnant à cela! Si les Allemands, après avoir évacué plus loin en Belgique les habitants de ce coin de la Flandre où sévit la guerre, ils ne les y renvoient certainement pas si ce n'est dans un but militaire. Et ce but militaire devient évident pour chacun qui se contente de se souvenir des innombrables déportations de jeunes gens et d'hommes qui furent opérées à Gand et ses environs.

Il appert d'une proclamation de Sixte von Arnim, commandant de la quatrième armée, que les Allemands sont bien décidés à exécuter leurs plans et à renvoyer des milliers d'habitants dans la Flandre Occidentale.

Cette proclamation parle de l'institution du collège municipal dans les localités de Roulers, Handzame, Geluwe, Hooglede, Staden, Menin, Wervicq, Comines et Kortemarck.

Le commandant en chef a le pouvoir de nommer de nouveaux bourgmestres. Parmi les habitants revenus doit être élu le conseil communal, le collège des échevins, etc. Que l'on se donne la peine de noter les noms de certaines communes :

Roulers, Menin, Wervicq et Comines par exemple. Ces trois dernières villes se trouvent sur la Lys. Roulers se trouve un peu plus au nord. Entre ces localités il y a lieu de chercher les ruines des villages cités plus haut, tels que Moorslede, Geluwe, Kortemarck, tandis que Handzame se trouve près de Dixmude.

Nous sommes donc en plein dans la zone du front, même immédiatement derrière le front d'Ypres.

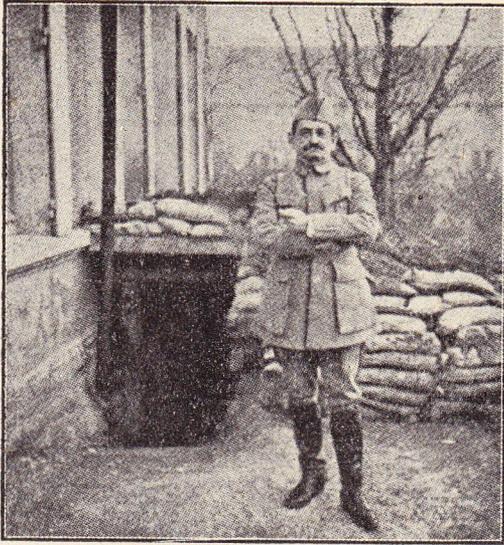
Pour quel motif les Allemands font-ils revenir les gens?

Si c'est pour venir y habiter tranquillement cela ne peut être qu'un embarras pour les troupes. Que l'on songe un instant aux mesures draconiennes qui sont prises loin derrière le front afin d'entraver la circulation des civils et de supprimer ainsi l'espionnage. Le ravitaillement de la population exige des moyens de transport qui sont déjà trop peu nombreux pour satisfaire aux besoins de l'armée. On pourrait encore alléguer beaucoup d'autres raisons pour lesquelles l'absence de la population était nécessaire pour les troupes.

Quel est donc le mobile de l'autorité allemande pour prendre ces mesures? Celle-ci prétendit agir par philanthropie. « Ces pauvres réfugiés avaient dû partir pour ne pas être exposés aux dangers des bombardements anglais. Maintenant les Anglais ont reculé et nous nous empressons de faire réintégrer leurs maisons par les habitants et même nous fournirons à ceux-ci les meubles en remplacement de ceux qui ont été détruits par les Anglais. Voilà ce que prétendirent les Allemands.

Philantropie! On l'attend le moins du monde de l'autorité militaire qui venait seulement de séparer tant de ménages et de réduire même des enfants en esclavage; qui fit déporter la population mâle d'un hameau de Moerkerke, parce que la police ne parvint pas à découvrir l'auteur d'un attentat contre un détective allemand.

Philantropie! Comme si la contrée dont question ci-dessus était un endroit sans danger. Voyez donc ce qui se passe à Tourhout, qui se trouve plus loin encore derrière le front que les localités nommées plus haut. Tous les soirs, vers huit heures, des bandes de femmes, d'enfants et de vieillards quittent leurs maisons pour aller passer la nuit dans les caves de l'hôtel de ville, parce que leur habitation ne possède pas de cave. Et quelle sécurité donc à Comines, où depuis deux ans déjà, pas un



Le Général Mangin.

mur n'était plus debout qui ne présente une affreuse crevasse! Je me rappelle encore fort bien que je rencontrai un jour une mère, venant de Comines avec ses enfants, où elle avait vécu pendant plusieurs mois dans des caves. Je n'oublierai pas de sitôt qu'elle me décrivit la vie dans cette petite ville sur la Lys comme insupportable.

On était donc en sécurité à Kortemarck, un carrefour, terriblement bombardé tous les jours, des lignes Ypres-Ostende et Gand-Dixmude; à Hooglede, sur la grand'route de Bruges-Tourhout et le quartier-général Thielt à West-Roozebeke, Poelkappelle, St Jean et Ypres, des noms qui ont une si haute portée en langage militaire!

Courtrai, qui se trouve assez bien en dehors de ce cercle, souffre déjà tant. Que sera-ce donc dans les localités que je nommais ci-dessus?

Et où les déportés ramenés trouveront-ils à se loger?

L'hiver approche et les maisons sont détruites et celles qui ne sont pas par terre sont totalement inhabitables.

Mais sous un nom nouveau, l'autorité allemande dissimule ses véritables intentions. Sous le masque de la philanthropie! — un communiqué semblable sonne bien dans les pays neutres où l'on ne connaît pas les lieux — on forcera des milliers de jeunes hommes et de jeunes filles à exécuter des travaux d'utilité militaire».

Voilà ce que nous avons écrit alors... Mais les Allemands n'eurent plus le temps d'exécuter leurs plans... Les victoires se changèrent en défaites et ils commencèrent donc plutôt à évacuer plusieurs nouveaux villages...

Quel martyr menaçait encore le pays?

C'est, en effet une nuit tragique... Nous entendons l'orage, jusque dans la Flandre Zélandaise. Vers le matin, un oiseau blessé atterrit près d'Oostburg. Un aviateur anglais descend de l'appareil et nous raconte la grande nouvelle du commencement de l'offensive.

Non, pas « une » offensive, mais « l' » offensive, la grande, la décisive, celle que nous avons attendue pendant quatre ans. Mais qui veut, qui ose donc le croire!

Et cependant... les événements se succèdent si rapidement.

On en attend de très importants.

Le bureau de correspondance hollandais signale: « A la suite de plusieurs circonstances il n'est pas impossible que très prochainement des réfugiés du Nord de la France et de la Belgique vien-

dront de nouveau chercher un refuge dans notre pays.

Sitôt que cette possibilité a été envisagée, le ministre des affaires étrangères a immédiatement fait prendre les précautions nécessaires. Mardi dernier déjà M. Ruys de Beerenbrouck a eu un entretien, à son département, avec les personnes qui seront envoyées comme délégués du gouvernement, dans les provinces méridionales. Des arrangements ont aussi été conclus avec les autorités militaires qui, comme on le conçoit très bien, auront à recevoir le courant et à le diriger vers l'intérieur.

Les grosses difficultés qui, en comparaison avec la situation de 1914, surgiront à raison de la rareté des vivres, seront facilement vaincues. Grâce à la collaboration du Relief-committee, avec lequel le gouvernement a été verbalement en pourparlers.

La façon, dont si besoin est, où seront reçus et distribués les livres de ce comité, est à l'étude dans une commission « ad hoc » que le ministre a instituée d'accord avec le chef d'état-major.

Enfin, les mesures nécessaires ont déjà été prises afin d'évacuer les réfugiés le plus tôt possible vers l'intérieur, de même que l'on a déjà étudié les dispositions à prendre au point de vue du service sanitaire».

Ce dernier paragraphe laissait entrevoir que bientôt on se battrait en Belgique et en France en d'autres endroits que ceux où la bataille faisait rage en ce moment.

Pour les civils des nouvelles zones de combat, la situation devint dangereuse. Les Allemands le firent supposer en communiquant ce qui suit:

« Le gouvernement suisse est prié de s'adresser sans délai au gouvernement français pour lui faire connaître l'état des choses et pour lui proposer, dans l'intérêt des habitants des villes du Nord de la France, de lui donner l'assurance qu'elle s'engage à ne pas bombarder les villes et qu'elle exigera de ses alliés d'en faire autant.

Le gouvernement allemand se déclare aussi prêt à conseiller, au moins à une partie de la population, à partir vers les lignes ennemies; à cet effet des pourparlers d'un front à l'autre seraient indispensables. Dans le cas où le gouvernement français croyait ne pas devoir donner suite à ces propositions, le gouvernement allemand refuse d'assumer la responsabilité des torts que pourront souffrir les civils lors du bombardement des localités près du front».

On comprend facilement l'hypocrisie de ces sentiments humanitaires des Allemands quand on songe qu'en même temps ils n'épargnèrent guère les souffrances aux habitants. Nous l'avons déjà suffisamment démontré en parlant des déportations.

A Eecloo entre autres on a vu un bien triste cortège.

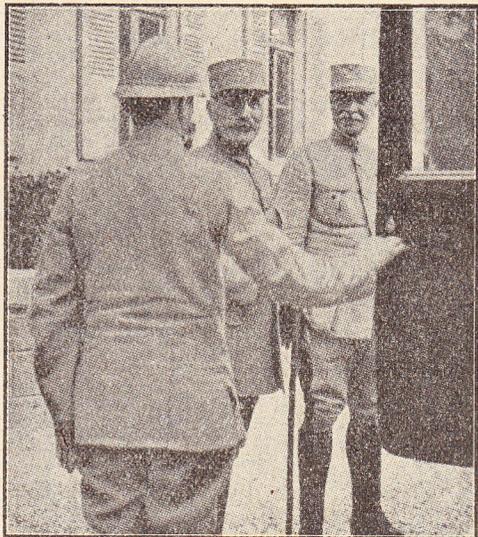
Des groupes de West-Flamands passèrent dans la grand'rue... Au milieu des malheureux marchèrent des troupeaux de bêtes volées et des chariots chargés de butin.

Il arriva ainsi 3.000 hommes d'Ostende et des localités de la côte: les déportés durent passer leurs nuits dans des églises et des fabriques. Beaucoup d'entre eux s'échappèrent et se cachèrent dans les fermes. A Eecloo même on réquisitionna tous les hommes valides et on les enferma dans l'église de Waarschoot.

Exaarde, près de Lokeren regorgeait de déportés. Beaucoup d'entr'eux tombèrent malades. Bientôt on vit arriver à Anvers tout le butin volé dans les Flandres.

A Maldeghem nous lisons à ce sujet dans un journal:

« Le passage de chevaux, de vaches, de brebis et de chèvres volés en Flandre se poursuit toujours. Beaucoup de ces bêtes s'égarèrent et finissent



Le maréchal Foch et le général Fayolle.

par échouer dans les étables d'amateurs peu scrupuleux. Le parc des pionniers se trouvant derrière le couvent de Maldeghem a été agrandi jusqu'au canal de Schipdonck. Le dépôt de marins de Bruges devra être transféré à Maldeghem. Dimanche matin on a placardé à tous les coins de rues l'ordre enjoignant à tous les hommes nés entre le 15 octobre 1901 et le 15 octobre 1872 de se trouver, lundi matin à huit heures sur la place Publique, munis de nourriture et de couvertures.

Dès le matin quelques hommes arrivèrent beaucoup d'entr'eux cependant se méfièrent du stratagème; mais les paysans se rendirent sur la place Publique en disant: « Nous devons marcher quand-même »; ils furent tous enfermés dans un coin du couvent. Vers neuf heures, les citadins, voyant que les paysans arrivèrent toujours, se rendirent aussi sur la place: beaucoup avaient amené des charettes à chien, des charettes à bras et des brouettes. Les gens de Scheewege arrivèrent avec un chariot roumain portant leurs bagages.

Le marché aux esclaves commença vers dix heures: l'adjudant de la Kommandantur commença par mettre les hommes en rang par quatre. Lorsqu'une paire de centaines étaient prêts, il donna l'ordre « l'abfahren, vorwaerts! » et le cortège se mit en marche par la rue du Marché qui était remplie de sœurs et de parents voulant encore dire adieu aux leurs. Les plus âgés avaient l'air découragé, les plus jeunes chantèrent à tue-tête. Lorsque ce groupe était passé, on recommença à remettre des hommes en rang sur la place; un second groupe partit, puis un troisième peu de temps après avec le chariot roumain; alors le calme se rétablit. Les chefs de la Kommandantur semblèrent se concerter un moment, puis ils renvoyèrent les civils encore rassemblés. »

Tout cela se passa donc suivant le caprice des Allemands.

Tout près du front, il ne resta plus guère que quelques vieillards et des femmes, les premiers compatriotes que nos libérateurs allaient bientôt rencontrer.

* * *

Dans l'offensive des Flandres, les Belges durent collaborer avec les Français et les Anglais, se trouvant tous sous les ordres du roi Albert.

Voici la composition des armées: Au nord se trouvèrent les 1er, 7me et 10me divisions, du général Bernheim; puis au centre les 3me et 9me divi-

sions du général Jacques; derrière ce secteur du milieu la 128me division française se trouva en réserve.

Au sud se trouvèrent les 6me, 2me et 8me divisions du général Biebuyck, avec la 11me division comme soutien. En réserve générale il y eut les 164me et 41me divisions françaises et la division de cavalerie.

A gauche de ces troupes avaient pris place: les 4me, 2me et 1re divisions, au sud de Dixmule et depuis ce point jusqu'à Nieuport.

A l'aile droite combattit la 2me armée anglaise du général Plumer. Les événements semblèrent vouloir combattre nos troupes. Vers 7 heures le vent dégénéra en tempête. Après une pluie supportable un vrai déluge s'abattit qui fouetta les visages et qui alourdit les vêtements détrempés. Le terrain, qui était déjà impraticable, se changea en un vrai marais dans lequel, il devint extrêmement difficile de marcher; les hommes tombèrent chaque instant jusqu'aux hanches dans les trous d'obus remplis de boue, dont on ne sort que difficilement. Malgré ces circonstances défavorables nos hommes, merveilleusement soutenus par nos batteries et par les mitrailleuses des avions, s'emparèrent, entre 7 et 8 heures, de la première ligne allemande, la « Frankenstellung » faisant prisonniers de nombreux « Kamarades » et massacrant ceux qui opposèrent de la résistance.

La « Preussen stellung » fut conquise presque en même temps après une attaque sauvage; la 3me ligne allemande, la « Bayern stellung » fut attaquée immédiatement, et entre 10 et 11 heures cette troisième ligne tomba également en nos mains.

Cette avance, foudroyante exécutée par sept divisions d'infanterie qui étaient restées jusqu'alors en première ligne sur le front entre le lac Blankkaert et la route Ypres-Zonnebeke permit les plus grands espoirs et rendit aussi possible l'attaque de la fameuse forêt d'Houthulst.

Le commandement suprême, qui avait considéré que cette forêt constituait un obstacle insurmontable avait été d'avis de s'en emparer par encerclement. Mais l'avance avait dépassé toutes les suppositions et ce succès fit changer les plans. Et afin de ne pas perdre un temps précieux, on résolut de prendre le taureau par les cornes et d'attaquer la forêt de front.

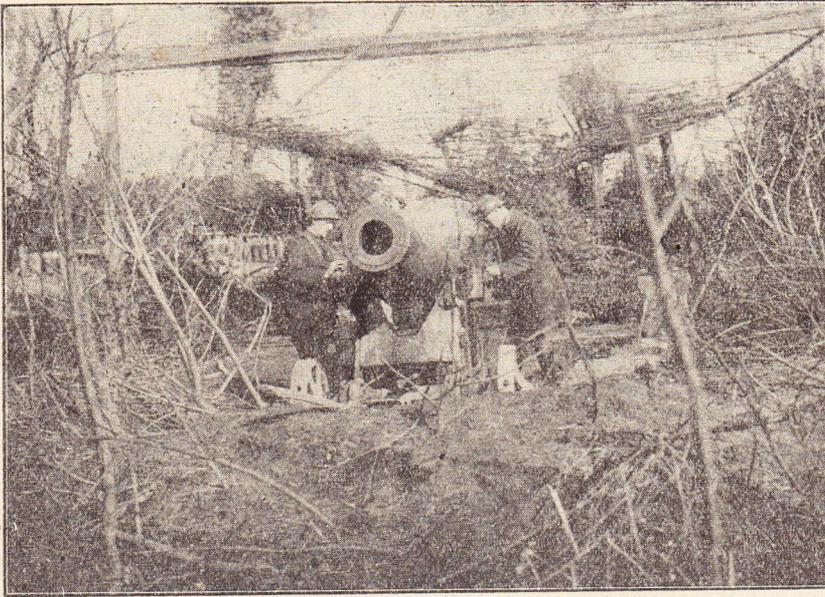
Ceci ne fut pas chose ordinaire. Nous avons déjà dit que cet antre avait été terriblement fortifié; des nids de mitrailleuses, soigneusement camouflés et protégés par une série d'ouvrages défensifs secondaires qui se complètent l'un-l'autre, d'innombrables trous d'obus remplis d'une eau puante et couverts d'un fouillis inextricable d'arbres brisés et déracinés, entrelacés avec des taillis et du fil de fer barbelé.

La forêt d'Houthulst fut prise.

A l'aile gauche et au nord du bois, la 1re division s'empara d'une façon brillante de Clerken-Riegel, une position fortifiée qui couvrait le versant occidental de la hauteur de Clerken-Stadenberg.



Deux capitaines des fusiliers marins dans leur tranchée



Pièce d'artillerie lourde capturée par les Belges en septembre 1918 dans la forêt d'Houthulst.

D'autres unités du groupe nord, la 10^{me} D. I., à gauche du front d'attaque et derrière la 1^{re} D. I. durent, prendre Woumen, après avoir dépassé le point sud du lac Blankaert, puis se retirer dans la direction de Clerken. Mais la conquête du château de Blankaert, situé par la rive est du lac exigera une lutte acharnée qui ne se termina que lorsque le dernier des défenseurs qui avaient tous opposé une résistance inouïe, avait été tué. Au soir, la 10^{me} D. I. opéra sa jonction avec les 1^{re} et 4^{me} D. I.

Il faudrait bien suivre les manœuvres de chacune des divisions pour pouvoir narrer les épisodes de cette offensive.

Voici donc le rôle que joua le groupement léger de la 4^{me} D. A., sous les ordres du lieutenant-colonel Yperman. L'attaque commença le 28 septembre, sous la conduite du capitaine Jacquemin. Les cyclistes renforcés par le peloton des patrouilleurs du groupe de cavalerie avaient rampé pendant toute la nuit dans le terrain marécageux couvert de toutes herbes, qui s'étendait sur un espace de 2 kilomètres entre la Digue de l'Yser et Rille. Au lever du jour, les hommes, transis et mouillés jusqu'aux os par la pluie qui n'avait pas cessé de tomber de toute la nuit, se lancèrent à l'assaut, sur un signe de leur chef. Au cri de « Vive le Roi », les hommes de la compagnie s'élançèrent en avant, baïonnette au canon, à travers les fils de fer barbelés et, dépassant les abris bétonnés, ils pénétrèrent jusqu'au centre de la position.

Ce fut bientôt la lutte corps à corps : les grenades tombèrent de tous côtés, les mitrailleuses crépitèrent furieusement et les baïonnettes se teignirent de sang.

Les actes d'héroïsme furent innombrables : on cite le cas du cavalier Mariën qui trouve la mort dans un combat épique. L'ardeur du combat diminua insensiblement et les cyclistes restèrent maîtres de la position. Le sol était couvert de cadavres. Le combat dura encore pendant toute la journée et toute la nuit, la compagnie éprouva le feu ininterrompu des mitrailleuses allemandes.

Les pertes furent sensibles et lorsque, après trente heures de combat, les cyclistes furent relevés, 15 hommes avaient payé de leur vie la conquête de la position : deux officiers, les lieutenants Brocal et Kis, et 25 hommes avaient été grièvement blessés.

Si l'on tient compte du grand nombre d'hommes que l'on dut évacuer le lendemain, on peut dire

que la compagnie cycliste du groupement léger de la 4^{me} D. A. perdit la moitié de son effectif lors de cette entreprise dangereuse qui fut exécutée avec une maîtrise digne d'être citée comme exemple.

Voyons les exploits du 17^{me} régiment de ligne. A 5 h. 30, l'heure H, le 17^{me} de ligne monta à l'assaut des tranchées allemandes. Les hommes, dont le courage avait été ranimé par la nouvelle des succès, et qui ne s'étaient pas énervés pendant les longues heures d'attente, étaient animés d'un courage indomptable. Ils se lancèrent à l'assaut comme des démons, malgré la résistance acharnée de l'ennemi et les difficultés sans nombre de la marche, dans un terrain labouré par des obus pendant quatre années, et par une pluie torrentielle qui ne cessa de tomber.

Les premières vagues d'assaut du II/17 avaient, déjà à 7 h. 30, culbuté, puis occupé tous les points d'appui de la « Flandern Stellung » et le poste avancé de Grey.

A 12 heures, après avoir pris un grand nombre de prisonniers et un gros butin, le régiment avait planté son étendard sur le dernier objectif indiqué.

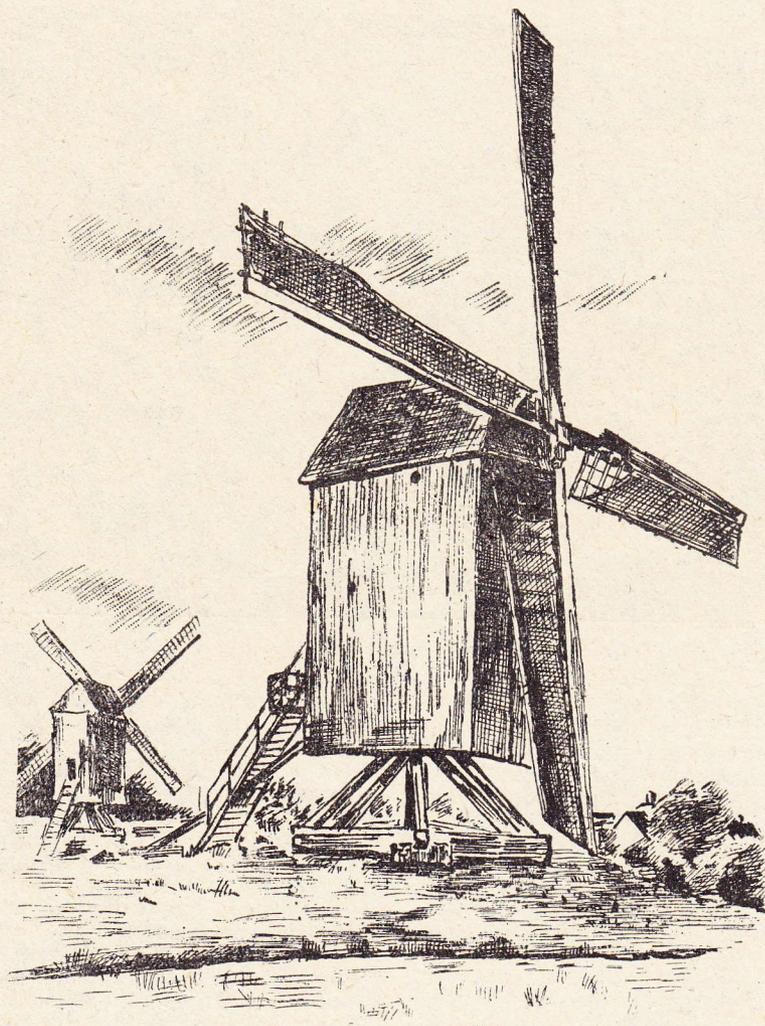
Le lendemain 29 septembre, à 3 h. 30, la marche reprit dans la direction de Moorslede. Les trois bataillons du 17, en rangs serrés attaquèrent de nouveau l'ennemi dont les innombrables mitrailleuses, tant lourdes que légères, installées sur le Keiberg ouvrirent immédiatement le feu.

Mais l'assaut du 17^{me} fut irrésistible. Encouragés par les succès de la veille et par le soleil qui rayonnait dans un ciel serein, les officiers et les soldats s'élançèrent en avant, malgré les pertes sanglantes qu'ils subirent.

Le major Hamer, qui commandait le bataillon de première ligne, fut blessé et évacué, mais cet accident ne causa pas un arrêt de l'élan des troupes. Il s'agissait de prendre Moorslede et on le prendrait. A 11 h. 7 le Keiberg tomba et l'avance se poursuivit sous les rafales des mitrailleuses qui fauchèrent les vaillants soldats du III/17.

A 14 h. 40, le Waterdamboek tomba, grâce à l'appui de l'artillerie et la poursuite continua par Saint-Pierre dont les environs furent occupés vers 15 h. 30, après un combat acharné de sept heures.

Le I/17 releva le III^{me} qui était fatigué, et continua, l'avance dans la direction de Rollegghem, au prix de sacrifices sanglants parce que les mitrailleuses crépitèrent de toute part... Malgré l'inter-



Les moulins de Clercken

vention de l'artillerie, l'ennemi caché dans ses abris en béton armé résista avec l'énergie du désespoir.

Le 30 septembre, à 7 h., l'attaque recommença mais elle échoua devant le feu terrible de l'artillerie et des mitrailleuses.

A 10 h., après une nouvelle préparation d'artillerie, les valeureux soldats du 17^{me} livrent une nouvelle attaque, mais en vain. Une troisième tentative, à 12 h. 25, n'eut pas plus de résultats.

Le 1^{er} octobre, après une sérieuse préparation d'artillerie, le II/17 essaya de prendre à son tour la fameuse position de Saint-Pierre et il y réussit, après quatre heures d'une lutte terrible.

A 15 h., le II/17 se trouva à 200 mètres à l'est de la route Menin-Roulers, mais son flanc gauche resta à découvert parce que le régiment voisin se trouva encore du côté ouest de la route. A 14 h. 30, les éléments avancés du bataillon se heurtèrent aux fils de fer barbelés de la « Flandern Stellung » à 600 mètres à l'est de la route Menin-Roulers.

Voici les exploits du 1^{er} carabiniers :

Le 28 septembre, à 5 h. 30, les 64 officiers et les 1.850 hommes du 1^{er} carabiniers partirent, du bois des Cuisiniers, à l'assaut des lignes allemandes. Ce fut l'assaut victorieux pour la délivrance de la Patrie. Les innombrables mitrailleuses amoncelées sur la crête de Passchendaale ne parvinrent pas à s'opposer à la ruée de nos hommes. Ceux-ci ne s'arrêtèrent qu'en face de Roulers, devant le hameau Kolliemolenhoek, par où passa la nouvelle ligne de défense de l'adversaire. Les Bavaois im-

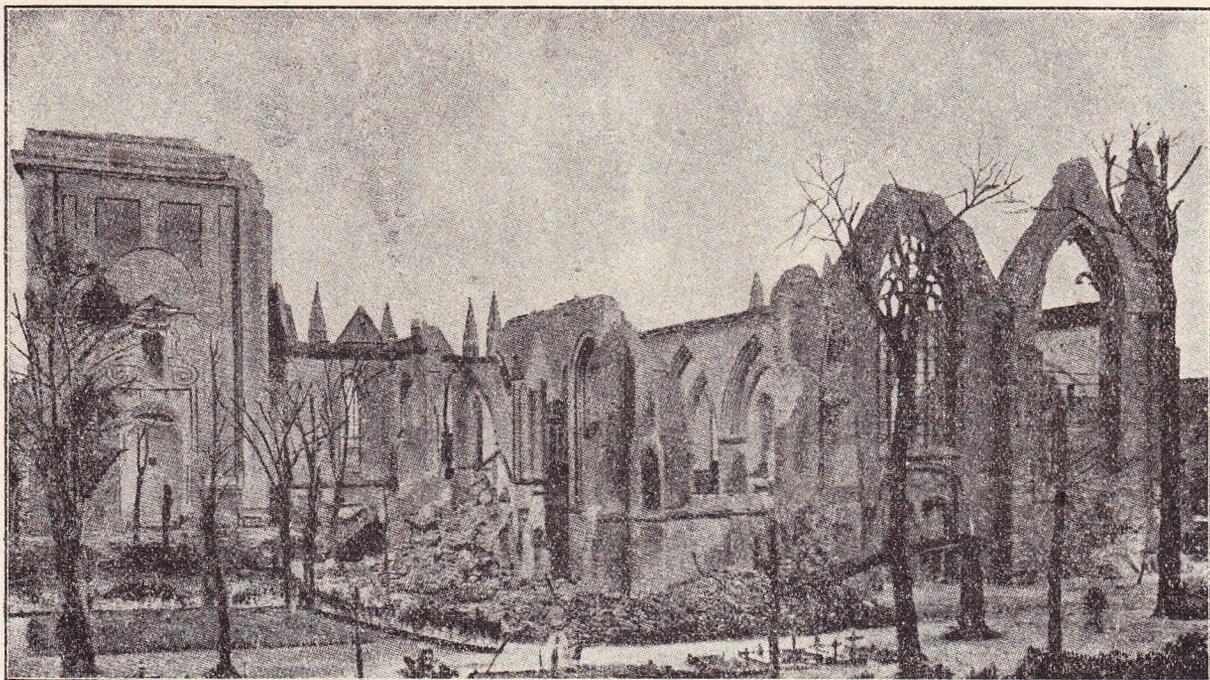
puissants devant l'assaut des nôtres furent écrasés : de nombreuses batteries et un imposant matériel tombèrent aux mains de nos soldats. La belle conduite du régiment lui valut l'inscription sur son étendard du nom de « West-Roozebeke » : « En souvenir des valeureux faits d'armes et de la vaillance des troupes pendant l'offensive victorieuse commencée le 28 septembre 1918. »

Mais la mêlée ardente avait coûté cher au régiment qui avait perdu 15 officiers, dont 7 morts, et 326 soldats. Ce fut cependant avec une nouvelle ardeur que le 1^{er} carabiniers partit de Vierkaven, le 14 octobre, à l'assaut des positions occupées par le 7^{me} régiment de la garde prussienne.

Le 16^e de ligne enleva de haute lutte Moorslede, ou plutôt ce qui subsistait encore de ce village, c. à. d. un mur de l'église et un du couvent au milieu de quelques tas de briques, le tout cependant converti en une véritable forteresse armée d'innombrables mitrailleuses.

Le bataillon d'assaut (I/16) ayant été très éprouvé par le feu d'artillerie, le 3^{me} bataillon de réserve (major Bredael), reçut, le 29 septembre, vers 8 h. 45, l'ordre d'opérer la relève et de prendre donc la place du 1^{er} bataillon, de marcher sur Moorslede, de prendre ce village et d'avancer aussi loin que possible.

La 9^{me} compagnie (capitaine Vanniesbecq) et la 10^{me} compagnie (capitaine Dery) se trouvèrent en première ligne; la 11^{me} compagnie (commandant Van Berwaer) forma la réserve, la 12^{me} compagnie de mitrailleuses, sous les ordres du comman-



Les ruines de l'Eglise St Pierre à Ypres.

dant Fritsch, fut disposée sur les ailes des unités.

Le bataillon avait à peine atteint la crête, à hauteur du kilomètre 12 du chemin de fer Ypres-Roulers, qu'il fut exposé à un terrible feu de barrage de canons de tous calibres et de mitrailleuses. Mais il avança toujours, malgré les pertes que lui infligèrent les canons ennemis. Coup sur coup le capitaine Dery, les lieutenant Perdaens et le commandant Fritsch furent blessés; le sous-lieutenant Genin fut tué.

A 13 h. 45 le bataillon se trouva devant Moorslede : le capitaine Leblanc avait remplacé le capitaine Dery à la tête de la 10^{me} compagnie, qui était chargée de la direction de l'attaque. Mais à ce moment les pertes furent si considérables que le major Bredael fut obligé de demander du renfort et un sérieux bombardement de Moorslede afin de préparer l'assaut. A 15 h. le 2^{me} bataillon (commandant Desmedt) se trouva à quelque distance du 3^{me}, prêt à lui venir en aide. Le major Bredael résolut alors de s'emparer du village.

Le bataillon se mit en mouvement : il fut immédiatement reçu avec de nouvelles rafales de mitrailleuses et d'obus.

La 10^{me} compagnie, qui opéra dans le nord, attaqua résolument le nid de mitrailleuses, elle s'empara de 15 prisonniers non blessés et trouva dix morts et blessés. Cependant, d'autres mitrailleuses se mirent à crépiter. Un groupe d'assaut, sous les ordres de l'adjudant Verriest, reçut l'ordre de les réduire au silence. Une lutte acharnée s'engagea. Après une heure de combat la résistance des six mitrailleuses et d'une vingtaine d'hommes fut brisée. Un peloton (sous-lieutenant Guiche), de la 11^e compagnie, se joignit à la 10^e compagnie qui poursuivait son mouvement enveloppant.

A droite, la 9^{me} compagnie (capitaine Vanniesbecq, appris par un prisonnier que Moorslede était toujours occupée par quatre compagnies de 60 hommes chacune, armées de nombreuses mitrailleuses. Malgré tout elle se lança à l'assaut. Les pelotons Peynshaert et Van der Donck (ce dernier officier fut blessé pendant l'action) s'emparèrent de 5 mitrailleuses; la compagnie poursuivit son avance rapide à travers les haies et les ruisseaux, elle fit des prisonniers, brisa toute résistance, ne voulut

pas entendre parler de reculer et avança toujours, sous la protection des mitrailleuses du sous-lieutenant De Clerck.

Bientôt le bataillon atteignit la lisière du village qu'était protégé par de sérieux barrages et d'ouvrages défensifs secondaires; on y fit de larges brèches; les pelotons Peynshaert et Van der Donck se lancèrent à l'assaut, cependant que le peloton Delbastaille portait ses coups plus au Nord. Moorslede fut pris et traversé au pas de course, les fantassins, les artilleurs et les attelages allemands en fuite furent poursuivis par le feu des vainqueurs.

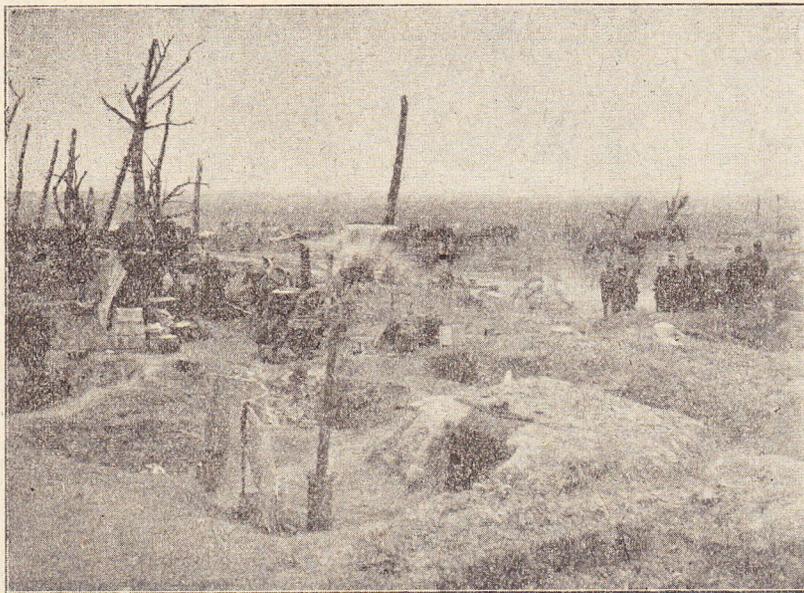
Il était 16 h. 30 mais le bataillon ne s'arrêta point là. Animé d'une ardeur guerrière, il s'avança encore jusqu'à 1500 mètres au-delà du village et ne s'arrêta en cet endroit, que parce que totalement épuisé et pris dans le feu des mitrailleuses et de l'artillerie lourde, tirant des obus asphyxiants. Ayant reçu l'ordre de se maintenir coûte que coûte dans le terrain conquis, les troupes restèrent encore pendant quelques heures devant Saint-Pierre.

Le régiment fut relevé pendant la nuit du 9 au 10 octobre et envoyé à Coxyde et St. Idesbald, pour y être réorganisé. Dans la forêt d'Houthulst la lutte fut horrible. Les mitrailleuses fauchèrent les nôtres par rangs entiers. On dut prendre l'un blockhaus après l'autre. Celui qui parvint à les atteindre lança des grenades à l'intérieur... et la mort y accompagna alors son œuvre terrible... Dixmude fit pris par encerclement.

La ville tomba après une résistance acharnée. Mais le récit d'un acte d'espionnage circula avec persistance. C'est ainsi du moins qu'on raconte une légende répandue parmi les fusiliers. On prétendit qu'une vieille femme fit connaître au moyen de signaux lumineux le chemin qui permit à l'ennemi de surprendre les Français. Un journal anglais en fit tout un récit et publia ce qui suit :

« Les troupes alliées qui occupèrent Dixmude, étaient composées d'un escadron de cavalerie sur la rive droite de l'Yser, de deux batteries de 75, d'un régiment d'infanterie et d'un bataillon de Zouaves.

La bataille du 10 novembre commença par un bombardement intense dont l'objectif principal était la distillerie se trouvant au milieu de la ville. Deux



Biouvac belge dans la région de Passchendaele (offensive de septembre-octobre 1918).

pièces de 75 étaient installées au premier étage d'une tannerie, les autres en bas, sur une petite hauteur où l'on nettoyait les peaux. Notre artillerie était suffisante pour tenir l'ennemi à distance. Les obus firent de grands vides dans les rangs de l'adversaire. Une pièce allemande fut privée de son attelage et une simple salve faucha tout un rang de Uhlans. Notre cavalerie et notre infanterie n'attendaient plus que le signal d'entrer en action.

Justement à ce moment apparut une vieille femme, qui avait été traitée avec bienveillance par les Zouaves parce qu'elle était indigente.

Les soldats avaient partagé leur soupe avec elle. Elle monta au premier étage de la tannerie. Au moment où chacun craignit pour son existence elle disparut. Une minute après on aperçut une lumière sur le toit du bâtiment. Elle brilla trois fois et se déplaça de droite à gauche. Ce fut tout ce qui se passa, mais cinq minutes après les obus allemands commencèrent à pleuvoir avec une précision remarquable à l'endroit où avait brillé la lumière.

Les flammes s'éparpillèrent de tous les côtés. Le feu se mit à un bidon d'alcool et bientôt tout le voisinage ne fut plus qu'une mer de flammes.

Comme il sembla impossible de combattre celles-ci ou de faire cesser la pluie toujours croissante de projectiles, le commandant des troupes françaises fit évacuer la ville et donna ordre à tous les détachements de se reporter sur la rive gauche. Ce ne fut qu'à grand-peine qu'on parvint à reprendre les 75 de la terrasse. Avant leur départ les soldats virent la vieille femme couchée par terre; sous ses jupons elle portait l'uniforme des uhlans».

D'après les déclarations de Le Goffic, dans son ouvrage «Dixmude», tout cela n'est qu'une pure légende.

Dixmude ne fut pas défendue par les Zouaves; le poste d'observation de l'artillerie ne se trouva pas dans une tannerie; de plus les Français n'eurent pas de la cavalerie en cet endroit.

L'auteur pense cependant aussi que l'espionnage joua un certain rôle dans la chute de Dixmude : beaucoup trop de gens qui se firent passer pour des réfugiés ou pour des habitants attachés aux ruines de leur habitation, servirent de complices ou de guides aux Allemands. Nous estimons que cette affirmation constitue une insulte à la population de la petite ville, qui s'était sacrifiée elle-même. Nous avons déjà démontré à plus d'une reprise avec combien de légèreté on porta des jugements à

ce sujet. Lors de notre enquête minutieuse, nous n'avons pas oublié ce point et nous n'avons pas trouvé la moindre preuve d'un crime semblable.

Le Goffic dit encore :

«Le narrateur (de la légende) n'oublia que le seul corps qui barra la route aux Allemands : «des fusiliers-marins». Nous ajoutons : «Et les Belges alors!...». Le rôle joué par nos troupes est trop souvent oublié et constamment sous-évalué. Elles reçurent cependant les premiers chocs et passèrent les plus mauvais jours avec les fusiliers-marins. Et n'oublions pas que Dixmude n'avait pas seulement été défendu près de Beerst, sur le canal d'Handzaeme et le cimetière, mais aussi, par les Belges, près des tanks, de la ferme Van der Wouden, de Den Toren, etc..., ainsi que près du Beverdijk et sur le talus du chemin de fer.

Dixmude est restée un poste belge. L'ennemi dut abandonner la ville à cause de l'avance autour de celle-ci. Les nôtres fouillèrent les abris, prirent encore des prisonniers qui étaient restés en arrière, et plantèrent notre drapeau sur la ruine immense.

De nombreux habitants de Dixmude avaient caché leur fortune dans le sol, avant la fuite.

Le commissaire de police, M. Tacke, était au courant de ce fait. Il demanda immédiatement aux autorités militaires de pouvoir retourner dans la ville avec quelques gendarmes afin de veiller sur les ruines. Plus tard, lors de perquisitions opérées, on retrouva la moitié des trésors et des valeurs. Les Allemands avaient trouvé une grosse partie de l'autre moitié qu'ils avaient déposée à Bruxelles, avec un procès-verbal, de sorte que cette partie fut également sauvée.

L'offensive s'arrêta alors parce qu'il fut nécessaire d'organiser le terrain.

* * *

Voici encore quelques communications au sujet de cette première offensive. Un correspondant d'un journal écrivit :

«Les colonnes belges, qui, samedi dernier, attaquèrent la colline de Clercken et la lisière occidentale de la forêt d'Houthulst devaient traverser une partie des inondations de l'Yser. D'autres colonnes contournèrent la forêt au sud-est ou attaquèrent la chaîne de collines qui, avec Broodseinde et Wytschaete, formaient la principale ligne de défense des



Cimetière allemand à Houthulst

Allemands. C'était une position naturelle fort bien fortifiée qui portait le nom de «Flandern Riegel» sur les cartes allemandes. Les Belges partirent à l'assaut en chantant et en jubilant. Les Bavarois et les Saxons se défendirent fort bien surtout à Blankaert et à Houthulst. Parmi les canons capturés il se trouvent bon nombre de pièces lourdes de 24 centimètres bâties sur des rails de chemin de fer et des canons Krupp de 15 centimètres du récent modèle.

Les pertes en morts et en blessés des Belges sont inférieures à la moitié des prisonniers qu'ils ont pris. Il y a 20 morts belges sur 80 allemands.

Quatre divisions de renfort avaient été envoyées contre les Belges et la résistance dans Moorslede fut désespérée.

Samedi dernier, en face des Anglais, les Allemands abandonnèrent sans coup férir des positions pour lesquelles ils avaient combattu pendant des mois entiers, mais dimanche la résistance se fit tenace. Quelques divisions finirent quand-même par s'épuiser, telle la division qui était venue de Cambrai et qui était partie en repos pour Courtrai le 25 septembre.

Les Belges blessés que j'ai rencontrés sur la route de Zonnebeke à Ypres étaient singulièrement enthousiasmés; les prisonniers étaient vraiment ébêtés.

De Londres, on annonça :

En plus de la participation à l'offensive en Flandre, des divisions des forces royales aériennes, collaborant avec la flotte, ont, pendant la période du 23 au 27 septembre, tenu en observation constante les mouvements de la flotte ennemie. Des contre-torpilleurs ennemis ont été attaqués à coups de bombes et à l'aide de mitrailleuses. Des attaques aériennes ont été exécutées sur Zeebruges, Ostende,

Bruges et sur les plaines d'aviation dans les environs de Gand. Au cours de violents combats aériens, douze appareils ennemis ont été détruits et quatorze autres forcés d'atterrir désarmés. Dix de nos avions ne sont pas rentrés. Dans les eaux territoriales, des bateaux anti-submersibles ont exécuté des patrouilles. Une escadrille de grands hydravions a accompli d'importants raids de reconnaissance dans la baie d'Héligoland.

Le 1^{er} octobre Poincaré fit parvenir de Paris ses chaleureuses félicitations à notre Roi, à l'occasion des brillants succès obtenus par nos troupes.

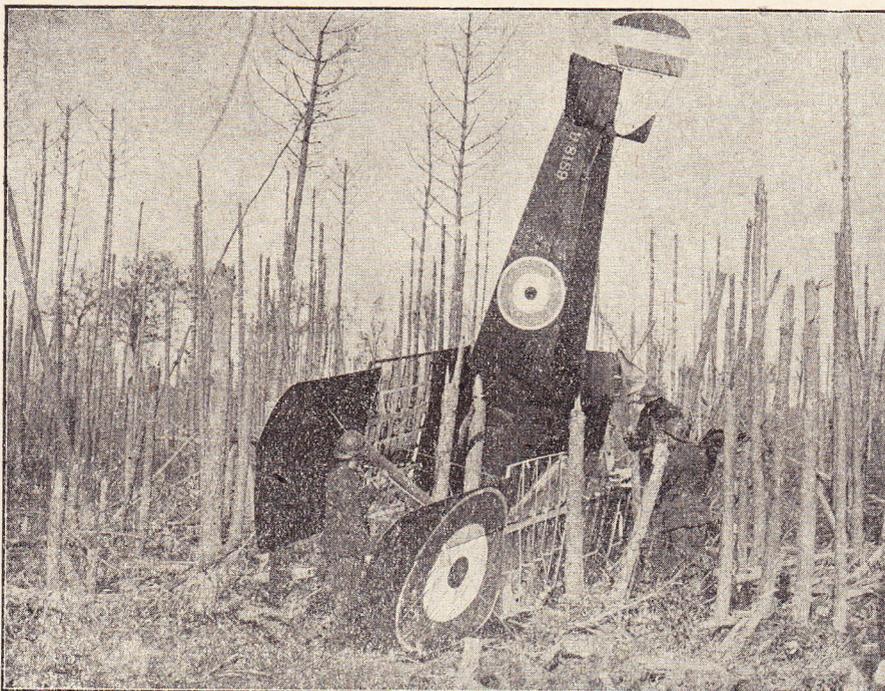
La première attaque, commencée le samedi fut continuée, de sorte que notre gouvernement put lancer le communiqué suivant :

«Malgré le temps effroyable et les pluies torrentielles, les troupes belges, dont la brillante ardeur ne peut pas être tempérée par les obstacles, ont poursuivi leur avance de lundi et obtenu un succès important. Elles ont atteint et traversé la route Zarren-Staden et conquis Stadenberg à l'est du village d'Amersveld ainsi que Sleyhage, sur la route Staden-Roulers.

Plus au nord, Oost-Nieuwkerke, à environ 4 kilomètres à l'ouest de Roulers, est également tombé en nos mains.

Dans l'après-midi la ligne belge courait à l'est de Moorslede, qui avait été conquis la veille, et se joint à la ligne anglaise, dans le voisinage de Dadizeele.

En même temps que furent exécutées ces opérations victorieuses, des entreprises locales furent tentées au nord de Dixmude et brillamment couronnées de succès. Les importants postes retranchés, tels que les fermes Terstille et Violette, furent attaqués par nos troupes après un violent bombardement et enlevés de haute lutte: plusieurs prisonniers et un grand butin tombèrent en nos mains. Les fer-



Avion anglais abattu par les Allemands en 1917 et retrouvé en octobre 1818, dans la forêt d'Houthulst par les Belges.

mes de Terstille et Violette, situées au milieu de la plaine inondée, avaient été transformées en de véritables forteresses par les Allemands et constituaient des points d'appui de premier ordre.

Depuis la fin de 1914 de nombreux et violents combats ont eu lieu autour de ces fermes. Maintenant nos vaillants soldats en sont les maîtres.

Le butin pris lundi dernier est très important : de grands dépôts de matériel de chemin de fer sont tombés en nos mains. Le nombre de prisonniers s'est considérablement accru.»

On annonça aussi de Londres :

«Des pluies diluviennes ont gêné quelque peu les opérations militaires en France et dans les Flandres. Malgré tout les Alliés ont obtenu de sérieux avantages. Les Français coopèrent maintenant aussi à l'attaque avec les Belges et les Anglais, sous le commandement du roi Albert.

Malgré la résistance acharnée de l'ennemi, tout le front a été porté plus en avant. Les Allemands avouent qu'ils ont été contraints de reculer l'aile droite de leur «front défensif», derrière le secteur de Handzaeme, depuis le nord de Dixmude jusque Mercken et d'évacuer le saillant de Wytschaete. Cette nuit, les troupes alliées ont franchi Amersvelde, Staden et Oost-Nieuwkerke et franchi en plusieurs points la route de Zarren à Roulers et de Roulers à Menin.»

A Berlin on était pessimiste.

Le correspondant militaire du «Vorwaerts» annonça : «La dure journée d'hier a, stratégiquement parlant, porté un rude coup à l'Allemagne. Le fait que nous avons occupé des positions plus reculées sur tous les fronts n'est pas décisif quant à la suite des opérations et de leur résultat, pas plus que le nombre de prisonniers (faits par l'adversaire) qui est tout à fait normal, en égard à l'importance de la lutte. La bataille n'est pas encore terminée. La chose capitale est et reste que la ligne principale défensive du front allemand reste intacte. Comme l'offensive anglaise, déclenchée hier matin s'est étendue même jusqu'en Flandre plus de la moitié du front occidental, depuis la mer jusqu'à Verdun, est embrasé. La bataille à laquelle prennent part plus d'un million d'hommes est la plus grande bataille de l'histoire du monde et à cause

de la participation des Américains, elle est devenue une lutte de peuples de loin plus importante que la bataille de Leipzig.

A 2 h. 30, un feu roulant d'artillerie entre la mer et Wytschaete, annonça les nouvelles attaques anglaises. En même temps se produisit de la mer un bombardement avec des pièces de gros calibre. Après un feu de plusieurs heures deux armées anglaises déclenchèrent une attaque entre Dixmude et Wulverghem. Nous avons réoccupé notre ligne avancée en automne dans la position d'hiver, de sorte qu'Ypres est redevenue anglaise.»

Ypres n'avait jamais été aux mains des Allemands, mais le correspondant désigne ici le secteur d'Ypres.

En certains endroits la lutte fut dure. Reproduisons ici une épisode que nous trouvons dans «Levensbeelden» du major L. Tasnier :

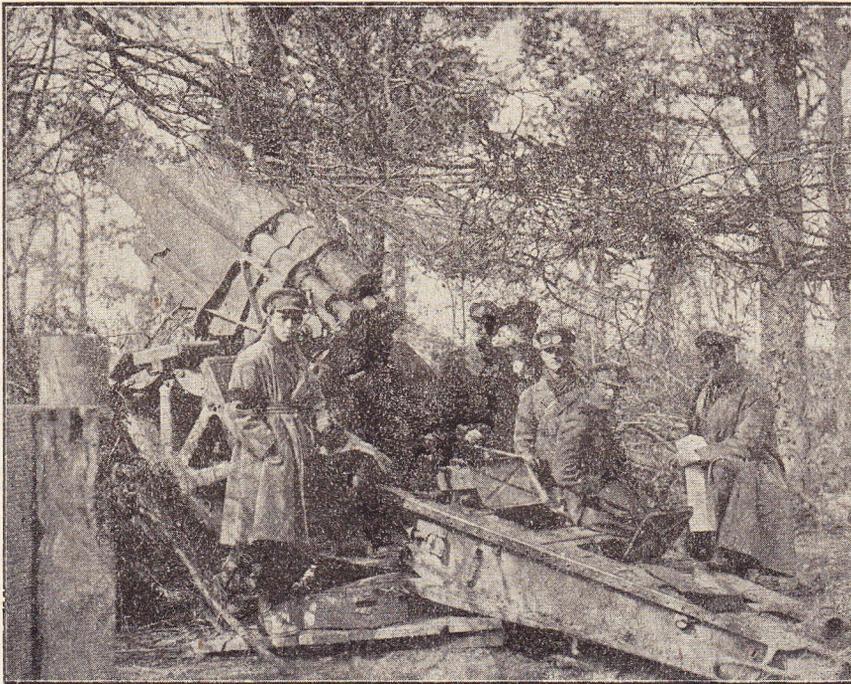
«3 h. 45. Dans un trou d'obus, à 2000 mètres à l'est de Poelkapelle. Le «Paddebeek» coule en cet endroit... Jadis c'était un petit ruisseau, maintenant c'est une longue série d'entonnoirs d'obus. Nous ne nous trouvons ici qu'à 20 m. au-dessus du niveau de la mer. Devant nous se dessine une ligne noire... Ce sont les fameuses hauteurs de Passchendale, dont le point culminant est constitué par une petite colline, à 600 mètres au S.-O. de West-Roozebeke. Dans les trous d'obus quelques hommes s'étaient cachés sous une tente, depuis la veille, parce qu'il pleuvait sans arrêter.

3 h. 55. Un homme, jeune encore au visage imberbe, s'avance dans la première clarté du jour; ses yeux brillent d'un vif éclat; sept chevrons de front sur la manche gauche, deux chevrons de blessures sur la droite; il porte le ruban de l'ordre de Léopold.

«Vous m'avez fait appeler, mon major?»

«Oui, Vandenberghe; vous irez rejoindre le 3e carabiniers avec votre compagnie ainsi qu'avec la section Lebrun. Votre mission consiste en ceci : conquérir la colline 50. Je vous souhaite beaucoup de chance... au revoir...»

Le capitaine Vandenberghe est connu comme le plus brave parmi les braves et sa compagnie ne sait pas ce que c'est que reculer : elle a été citée trois fois à l'ordre du jour, devant Dixmude et



Obusier allemand de 28 capturé par les Belges dans la forêt d'Houthulst en septembre 1918.

devant Saint-Georges. Un coup de sifflet... et quelques secondes plus tard le vaillant officier disparaît avec ses hommes dans l'obscurité. Des obus éclatent et les grosses mitrailleuses crépitent, mais les hommes avancent toujours... Si seulement il cessait de pleuvoir... et puis cette boue infernale...

En avant...

Quels cris, quel vacarme... Ils sont arrivés sur la hauteur 35, puis sur la 40... ils ont rejoint les carabiniers.

Le jour s'est levé. Notre artillerie est restée loin en arrière.

Les mitrailleuses allemandes sèment la mort, mais les grenadiers et les chasseurs avancent malgré tout.

Deux héros, les lieutenants Malter et Roothals, marchent à la tête de la 2^e compagnie.

Ce sont deux volontaires de guerre, l'un est étudiant en droit, l'autre étudiant en médecine; le premier de la Faculté de Bruxelles, l'autre de celle de Louvain.

Ce sont deux esprits pondérés et clairvoyants...

Ils marchent en tête... leurs hommes les suivent... Mais les balles sifflent avec un bruit sinistre. Le capitaine crie : « En avant... » Les chefs répètent « En avant... » et tous les hommes poussent le même cri...

Les voilà sur la hauteur 45.

Encore un bond et la hauteur 50 sera en leurs mains... Puis viendra le tour d'Oost-Nieuwkerke—Roulers, de Moorslede—Ledeghem, et de toutes les hauteurs de la Flandre qui sont restées pendant plus de quatre années entre les mains de l'ennemi exécré...

Plus loin se trouve Courtrai, où la pieuse mère attend son fils! La superbe ville de Groeninghe, où le capitaine Vandenberghe passa les années de son enfance.

Il marche en avant, fier et brave, sans hésitation, puissant et robuste comme un athlète romain... Les balles sifflent... en avant vers la victoire... les balles sifflent toujours..., il tombe, il baise encore le sol qu'il a tant aimé...

« En avant! » s'écrie Roothals... et une balle le couche par terre.

« En avant! » s'écrie Malter.

Ce fut son dernier cri. La deuxième compagnie commence à hésiter, mais le lieutenant Lebrun prend le commandement des mitrailleurs et des chasseurs, qui reprennent ensemble la marche en avant.

Des morts... et encore des morts... Les rangs s'éclaircissent, mais l'ennemi cède devant tant d'héroïsme.

Un seul est resté là... on lui plante un poignard dans le cœur et l'on hisse le cadavre du capitaine Vandenberghe sur le sommet de la colline.

C'est tout.

Il est maintenant 16 h. 30. La colline 50 est à nous. »

Après sa mort, le vaillant capitaine fut encore cité à l'ordre du jour de l'armée :

« Promu au grade d'officier de l'ordre de Léopold : Vandenberghe, Albéric, capitaine, 5^e chasseurs à pied, 2^{me} compagnie.

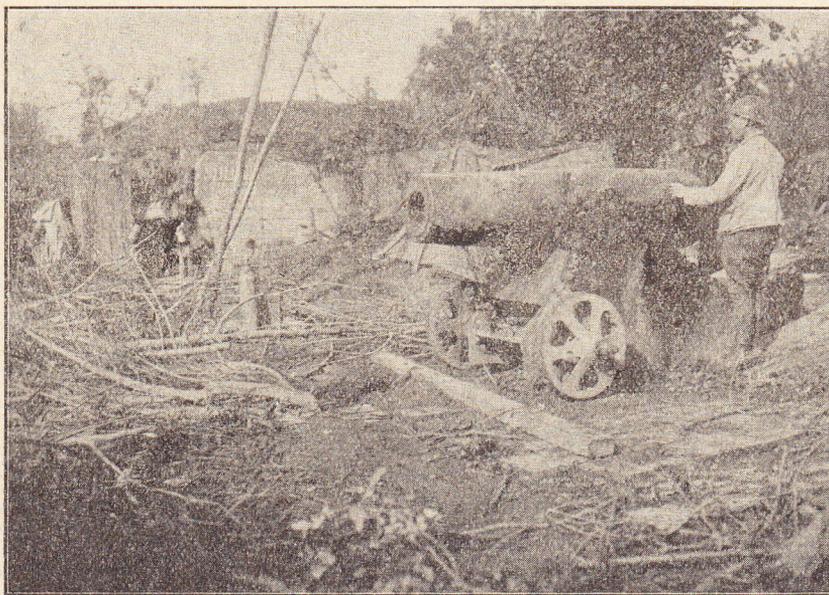
Jeune officier plein de courage et d'énergie. Noble nature qui a su animer toute sa compagnie. Dans le combat pour la hauteur de Passchendale il s'est conduit en brave. Il tomba, mortellement blessé par une balle, à 20 mètres de la dernière mitrailleuse allemande, sur la colline 50. (Il avait reçu 3 citations, fut deux fois blessé, est chevalier de l'ordre de Léopold et titulaire de la Croix de Guerre.) »

On se trouvait maintenant dans le pays de Roulers.

Nous avons écrit à ce sujet :

« La route de Bruges à Roulers. D'abord par la Smeepoorte de Bruges, puis à travers les jardins des pépiniéristes et le long des châteaux de la noblesse brugeoise, puis par les bois et les champs, Lophem à gauche, puis Aertrycke à droite vers Tourhout. En descendant la hauteur dans la ville, par l'école normale, maintenant convertie en hôpital, et en face le cimetière, très agrandi maintenant. Puis au sortir de Tourhout, Lichtervelde à gauche, Gits à droite jusqu'à l'auberge «t Land van Beloften » avec son grand abreuvoir devant la porte et ses nombreuses fenêtres dans sa façade blanche.

Le chemin descend, remonte et descend à nouveau vers Roulers, et, entre les cheminées élevées, s'élève, plus élevée encore, la belle tour gothique de Saint-Michel. A droite du « Land van Beloften »,



Pièce d'artillerie lourde capturée par les Belges dans la forêt d'Houthulst.

sur la crête des collines passe une grand'route, que je vois se confondre avec une rue de Hooglede.

Roulers... Hooglede... C'est là que se trouvent les Belges et les Français ils se sont rués vers ces endroits à travers la forêt d'Houthulst c'est là aussi qu'ils continuent à lutter. Et parce qu'ils ont forcé l'Allemand à reculer en cet endroit il se voit aussi menacé au nord, sur la côte.

Roulers ! Encore quatorze jours et il y aura juste quatre ans que la ville fut occupée par les Allemands. Ce fut le 19 octobre 1914, après un bombardement violent, ils y firent leur entrée derrière 400 hommes, femmes et enfants levant les bras.

Depuis lors, elle est restée occupée. L'année dernière Roulers s'est de nouveau trouvée sous le feu de l'artillerie, et c'est alors que commença l'exode des civils. Ils étaient partis abandonnant tout, vers les provinces d'Anvers, du Brabant et du Limbourg.

Maintenant ce sont les soldats belges qui entourent la ville qui devra capituler. L'heure de la délivrance approche.

Nous ne pouvons pas exprimer nos sensations quand il s'agit de notre ville natale.

Roulers, où nous allions à l'école chez le bon maître Dumortier, où nous avons grandi, où nous avons eu beaucoup d'amis et conduit à leur dernier repos plusieurs des nôtres; dans ses environs nous avons erré et appris à connaître la Flandre dans son folklore, sa beauté et son passé !

Que de souvenirs ! Ces noms cités dans les communiqués nous rappellent tant de choses. West-Roozebeke, avec son église sur une hauteur et tout autour, l'ancien champ de bataille de 1382; je me trouve sur le moulin et j'aperçois Roulers, Ypres, et la sombre forêt d'Houthulst ou le « Vrybosch » où les légendes de Bakeland, le capitaine des bandits semblent encore vivre dans les allées majestueuses. Et Staden. C'est là qu'habitait la fermière qui nous apportait du beurre doré tous les mardis et nous invitait parfois à sa ferme pour aller manger le savoureux cramique et les tartes aux pommes ou aux prunes, grandes comme des roues de chariot. Staden où nous conduisit Gu'do Gezelle dans ses émouvantes « Kerkhofblommen ». Hooglede, dont le seuil de l'église se trouvait à la même hauteur que le sommet de notre tour Saint-Michel. Zarren avec ses fabricants de balais et ses BoschkanTERS. Dadizele, le lieu de pèlerinage connu au loin. Rumbeké avec son château espagnol dans la

tour duquel la vieille cloche usée se mettait parfois à tinter au milieu de la nuit sous la poussée du vent. Menin, fortification du contrat des barrières avec ses caves à canons dont les ouvertures bayaient vers la plaine française. Puis la contrée du lin, à la Lys. Maintenant tout cela ne forme plus qu'un champ de bataille immense dans lequel avancent les Belges, à travers la forêt d'Houthulst pardessus les hauteurs de Zarren, Terrest et puis celles de Hooglede et de Sleyhage, par les plaines en-dessous de Passchendale, vers Roulers. Beaucoup y sacrifièrent leur jeune vie ! Mais le soleil de la délivrance brillait maintenant au-dessus de ce champ de bataille.

* * *

Les Allemands ne purent se maintenir à la côte. La situation y devint très critique pour eux, à cause de notre avance au centre de la Flandre occidentale.

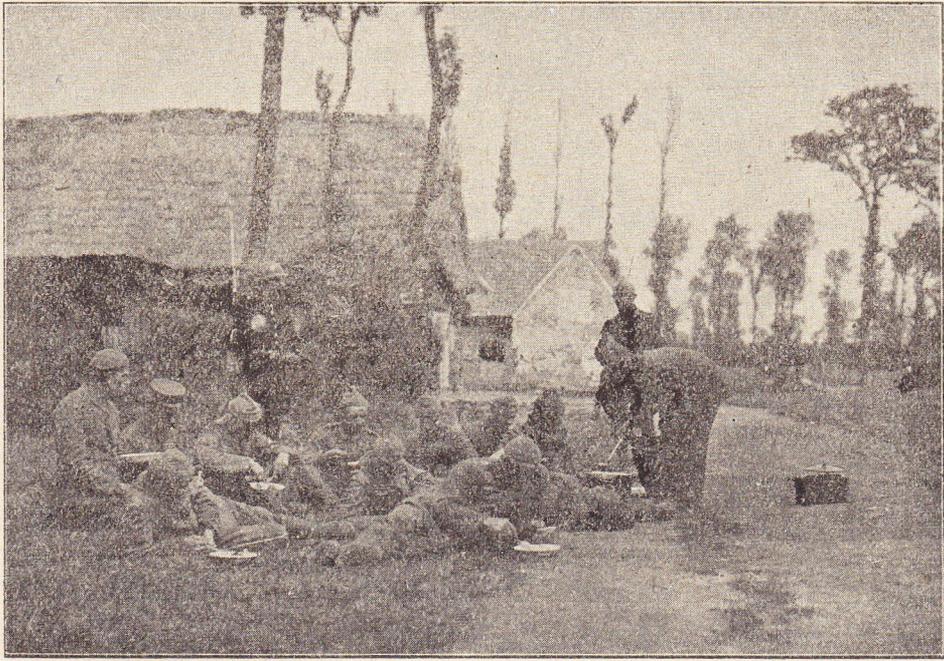
Il s'agissait donc de se retirer... De la frontière hollandaise on annonça cette nouvelle importante, qui sembla être vraie :

« Maintenant surtout, au milieu de l'avalanche de bruits, il est indispensable de raisonner froidement, mais ce que nous communiquons ici ne sont pas des bruits non fondés; nous les avons acquis de source très sûre et ils sont de nature à mériter un examen sérieux.

Il s'agit de la Flandre zélandaise, l'arrière-contrée du champ de bataille en Flandre. Les événements qui se déroulent dans les environs de Westende, d'Ostende, de Gestel, de Leffinge, de Torhout et de Roulers se développent de telle façon que les Allemands tiennent compte du fait qu'une partie de leurs troupes sera forcée de rester en arrière et n'aura le choix qu'entre la captivité et le passage en Hollande.

Dans le nord de la Flandre ont été installés des dépôts d'habillements civils. On dira une fois de plus : « Es ist nicht wahr », mais nous sommes certains que des instructions formelles sont données de passer en Zélande, habillé en civil. De cette façon on n'est pas interné et l'on peut ainsi revenir en Allemagne. Je le répète que je sais ceci d'une source autorisée, il est même vrai que les soldats allemands en parlent même en public. Dans tous les cas, une fois de plus : « un homme averti en vaut deux ».

En Zélande on n'est pas du tout énérvé. La population est dans l'attente et continue tranquillement



Prisonniers allemands à Houthem.

à vaquer à ses occupations. Le pays est morne tout autant que la frontière. Les paysans rentrent leurs betteraves : ils attendent qu'on donne des instructions en vue de la nouvelle situation possible, mais l'idée de voir apparaître des déserteurs errants — fussent-ils même habillés en civils — n'est guère encourageante, à cause des longues nuits et de l'isolement des fermes.

Dans la zone cotière a commencé l'évacuation de toute sorte de matériel. Hier et aujourd'hui on a enlevé les lignes téléphoniques à la frontière. A Knocke, à l'endroit où se trouvait auparavant l'auberge «Lekkerbek» des stocks d'approvisionnements ont été brûlés; surtout pendant la nuit on entend siffler les trams sur la route Knocke-Bruges; le «fitan» et les autres grues sur la digue de Zeebruges ont travaillé hier et aujourd'hui pendant toute la journée. Des bateaux circulent constamment sur le canal de Bruges. Depuis dimanche nous n'avons plus aperçu le ballon captif de Knocke qui observait la mer et au-delà des frontières.

A remarquer que le soir des fusées lumineuses ne montent plus qu'à Zeebruges et que les projecteurs sont installés beaucoup plus à l'est, à 25 kilomètres plus loin; mais nous répétons que nous avons entendu encore aujourd'hui l'artillerie lourde de la côte et qu'il faut se méfier d'exagérer. Beaucoup d'ouvrages sont minés et pourront être rapidement détruits.

Le long du barrage électrisé se trouvent les sentinelles et circulent des patrouilles qui ne connaissent évidemment pas la situation exacte.

Nous avons déjà parlé en détail de la déportation des hommes valides. Nous apprenons encore que des bourgmestres, d'autres notables et des ecclésiastiques ont été rendus responsables des fuites.

A Knocke-sur-Mer les déportés furent obligés de se réunir sur la place devant l'hôtel de ville. Des soldats les surveillèrent et un autre détachement avait reçu ordre de tenir à distance les femmes et les enfants. Il y eut des scènes émouvantes.

Près du Zw'n on ne voit plus ni chevaux ni bestiaux. Les bêtes avaient été rassemblées dans la prairie du gouvernement et enlevées. A Retranchement on pouvait entendre le mugissement pendant la nuit et pendant la matinée.

On s'attend maintenant aussi à voir enlever des

moissons; on attend les événements qui sont en corrélation avec la bataille de Torhout et de Roulers. Si l'avance s'accroît en ces endroits l'occupant sera forcé d'évacuer la côte.»

Puis on annonça :

« Nous avons communiqué dernièrement que la région des étapes belge a été étendue. On a maintenant publié cette mesure qui enlève une grande partie du gouvernement général. La région des étapes comprend actuellement une grande partie de la position fortifiée d'Anvers, celle qui est située sur la rive gauche du fleuve, celui-ci étant compris dans cette région. La ville même reste dans la région gouvernementale. Une partie de l'arrondissement de Bruxelles, notamment au sud de Waterloo et Nivelles est passé dans la région des étapes, de même qu'une partie du Hainaut, aux environs de Thuin.

Ces mesures font prévoir un mouvement de recul.

Cette nouvelle région ne pourra donc plus correspondre avec la Hollande et tombe sous l'application de mesures militaires très sévères, entr'autres : communications peu suivies entre les diverses communes, réquisitions plus nombreuses, heures de fermeture des établissements plus hâtives, etc.

Nous apprenons maintenant des particularités concernant le sort des civils déportés dont nous avons décrit le départ de beaucoup de communes.

Dans le pays Waas, près de Wachtbeke, Moerbeke, etc. se trouvent de nombreux déportés de Courtrai, Bruges et des villages de la Flandre occidentale.

On avait annoncé que les civils déportés étaient revenus dans beaucoup de villages du nord de la Flandre.

Ce n'étaient, hélas, que des colonnes servant au transport des troupeaux de bêtes volées, et aussi de nombreux hommes qui ne devaient pas être déportés. A Gand aussi sont arrivés beaucoup de déportés et de nombreux réfugiés, dont des vieillards, des femmes et des enfants de la Flandre occidentale; ils offraient un spectacle lamentable.

A Bruges, les déportations continuent toujours. Des mitrailleuses menaçantes ont été placées dans la ville entr'autre dans la rue des Pierres, près de Saint-Sauveur et sur la Grand-Place.



Le Maharadjah de Patalia au front belge.

A Anvers on voit également affluer des compatriotes chassés de leurs logis.

Il est en même temps encourageant et triste de voir circuler les colonnes de transport autour d'Anvers, nous annonce-t-on de cette ville.

Encourageant, parce que nous y voyons l'indice de la défaite allemande, laquelle nous est d'ailleurs prouvée par des papillons lancés par des aviateurs; triste, parce que les Allemands ont volé tant de leur bien aux compatriotes. On voit de longs trains chargés d'artillerie, de sous-marins démontés venant de Zeebruges et de Bruges, du bois et d'autres matériaux. On voit aussi des chariots rustiques attelés de chevaux et même de vaches. Un butin immense arrive des environs de Bruges, de Tourhout et de Roulers. Beaucoup de transports, ayant traversé le Pays de Waes doivent être passés à la Tête-de-Flandre, où règne une animation extraordinaire.

Les soldats sont découragés. On parle de l'arrivée de nombreuses troupes. Dans la région des étapes un nombreux personnel féminin était occupé pour remplacer des soldats dans les bureaux. Ces dames suivent aussi les bagages des Allemands.

Près de Zeebruges règne un calme étrange. L'artillerie de défense tonne parfois à Bruges, mais surtout plus à l'ouest, où elle doit surtout protéger les lignes de chemin de fer Bruges-Eccloo-Gand et Bruges-Aeltre-Gand. Le bruit circule même que les Allemands s'occupent maintenant eux-mêmes à embouteiller le port de Zeebruges mais nous n'osons pas l'affirmer. Nous savons avec certitude que sur les canaux des Flandres les Allemands ont détruit les ponts fixes qu'ils ont remplacés par des ponts en bois facilement démontables. Il n'y a plus de navigation sur le canal de Gand, si ce n'est celle des bateaux de ravitaillement. Des aviateurs alliés exécutent de nombreux vols de reconnaissance au-dessus des Flandres, même par temps de pluie et de tempête. C'est même pour ce motif qu'un avion de chasse anglais perdit son chemin et que l'aviateur, ne sachant où il se trouvait, atterrit en Zélande. L'appareil très léger, muni de deux mitrailleuses a passé l'Escaut aujourd'hui. Pendant que nous expédions ce télégramme nous entendons les aviateurs alliés qui lancent des bombes sur la côte flamande».

Quelques temps après nous communiquâmes la nouvelle suivante :

« L'amiral von Schröder qui commandait à Bruges est parti. Il a quitté la ville sans bruit, ce qui doit avoir été une désillusion amère pour cet homme qui régnait en despote dans la ville. Le docteur Dumon, membre du Raad van Vlaanderen, a suivi ses maîtres, il a cru plus prudent de ne pas attendre la délivrance de la ville.

Les transports vers l'est continuent toujours. Tout travail a cessé dans les chantiers de Bruges et l'on vide les magasins à foin, à paille, à bois, à charbon, etc.

Des torpilleurs remontent le canal de Gand. Tous les ponts donnant accès dans la ville — et il n'y a pas d'autres moyens d'entrer dans Bruges — sont sévèrement gardés et tous minés. Les trams électriques ne quittent plus la ville. La plaine d'aviation de Leyseele a été évacuée, les baraquements seuls y sont restés. La grand route Bruges-Maldegem-Gand grouille d'autos-camions et de chariots. Le grand magasin à fourrages de Sainte-Croix a été vidé et sur la même route on voit de lamentables cortèges de civils déportés, dont beaucoup doivent passer leurs nuits dehors, dans la pluie et le vent. Des gendarmes font des patrouilles et recherchent les fuyards et les déserteurs. Une paire de milliers de uhlands sont arrivés près de Bruges.

Il règne donc une animation inaccoutumée et une grosse effervescence. Des affiches conseillent le calme à la population restée dans Bruges. De Gand il arrive toujours beaucoup de bateaux chargés de toutes sortes de matériaux pour passer la frontière. »

Et maintenant fut déclenchée la seconde offensive.

La seconde offensive dans les Flandres L'avance dans le centre de la Flandres.

Après les journées des 28, 29 et 30 septembre on dut donner du repos, du moins aux unités combattantes, car les autres troupes, par contre avaient à se mettre fiévreusement à l'œuvre : le génie, les compagnies de travailleurs, les bataillons du chemin de fer.